

LUCIE CASTEL

QUAND LA VIE
S'EN MÊLE

VALENTINE



LUCIE CASTEL

QUAND LA VIE S'EN MÊLE
TOME 2 – VALENTINE

Valentine a toujours admiré le château des Deux-Sources, son allure gothique, ses hautes tours et sa véranda en fer forgé. Aussi, quand l'opportunité d'y travailler se présente, elle n'hésite pas à revenir à Luserne, le village de son enfance. C'est Louis de Lacombe, propriétaire octogénaire des lieux, qui l'embauche pour préparer l'ouverture du château au public, et ainsi éponger les dettes accumulées par sa famille.

Entre supervision des travaux de rénovation et organisation du circuit touristique, Valentine se lance corps et âme dans ce projet colossal. Mais l'arrivée de Gabriel de Lacombe, petit-fils du patriarche, risque de mettre en péril le bon déroulement des événements... Hautain et désagréable, ce dernier préférerait vendre le domaine et couper définitivement les ponts avec sa famille.

Alors que d'anciennes rivalités refont surface et que les problèmes se multiplient au château, Valentine et Gabriel vont être obligés de travailler ensemble. Et il faudra un miracle de Noël pour qu'ils parviennent à s'entendre !

Lucie Castel a déjà écrit plusieurs comédies romantiques à succès, ainsi que des polars sous le pseudonyme d'Oren Miller. Son premier roman, *Pas si simple*, a conquis de nombreux lecteurs en France et à l'étranger. Elle anime également des ateliers sur l'écriture et l'édition.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-054-2



9 782385 290542

8,90 euros
Prix TTC France

Rayon : Littérature
française



C
CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

QUAND LA VIE S'EN MÊLE

De la même autrice, aux éditions Charleston

Comment bien rater son mariage à Noël, 2021

Toutes les vies d'Alice, 2023

Quand la vie s'en mêle – Tome 1 : Adèle, 2023

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

Ouvrage publié avec le concours de l'agence Kalligram.

ISBN : 978-2-38529-054-2

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Lucie Castel

QUAND LA VIE S'EN MÊLE

TOME 2 : VALENTINE

Roman


CHARLESTON
POCHE

CHAPITRE I

Le cri qui jaillit de ma gorge nous surprit tous les deux. Lui, cet inconnu planté sur le seuil de la salle de bains comme un piquet, et moi, à moitié nue mais entièrement trempée par la douche que je venais de prendre.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il, l'air aussi offusqué qu'éberlué.

— Vous rigolez ? *Vous*, qui êtes-vous ?

Nous étions apparemment en désaccord quant au camp dans lequel devait se trouver l'offense. Un comble, car c'était lui, l'étranger qui n'avait rien à faire sur mon territoire !

— Gabriel de Lacombe.

Gabriel de Lacombe, répétais-je mentalement, sans que ça n'évoque rien de concret, alors que ça aurait dû. Concernant l'arbre généalogique de l'illustre famille Lacombe, je pouvais affirmer en connaître un rayon sur les moult branches tortueuses qui le composaient. Depuis mon installation dans leur château, quelques mois auparavant, j'avais eu le temps de me familiariser avec l'histoire de cette petite

noblesse terrienne de la ville de Luserne. Mais ce Gabriel-là, je ne le remettais nulle part.

— Et donc ? reprit-il d'un ton agacé.

— Valentine Aubert.

— Laissez-moi deviner, vous êtes la nouvelle conquête de mon père ?

Je me raidis si fort que ma silhouette gagna un centimètre ou deux.

— Vous devinez très mal.

Je sentis une bouffée de colère monter en moi. À vue de nez, le fameux Gabriel avait la petite trentaine ; j'en conclus qu'il devait être le fils de Charles de Lacombe, lui-même héritier de Louis de Lacombe, le propriétaire actuel du château des Deux-Sources de Luserne, et mon nouvel employeur. Il ne ressemblait en rien au clan de Lacombe dont les membres étaient plutôt bruns et trapus : l'homme en face de moi était grand, très mince et châtain clair. Ce Gabriel avait donc tout pris de sa mère qui, je le supposais, devait être très belle. Son expression de condescendance se mua brusquement en dégoût.

— Oh non, mais je rêve ! s'exclama-t-il. Vous êtes la maîtresse de Louis ? Il ne s'arrêtera donc jamais ?

Tandis que je récupérais mes vêtements aux quatre coins de la chambre, je me cognai le pied contre un fauteuil.

— Merde ! m'écriai-je de douleur et de vexation. Vous êtes malade ou quoi ?

— Cette conversation est aussi ridicule qu'inappropriée, je vous souhaite une bonne journée, mademoiselle.

Ma peau était en train de virer au bleu. Depuis une semaine, un hiver belliqueux dont on avait peu

l'habitude dans le Sud plongeait le château dans un enfer technique qui consistait à maintenir une température à peu près égale dans plus d'une centaine de pièces, dont une vingtaine habitées.

— Oh non, criai-je en disparaissant dans la salle de bains sans pour autant en fermer la porte. Vous n'allez pas vous enfuir sans me laisser le temps de répondre à une accusation qui, on est bien d'accord, est inappropriée. Vous et moi allons mettre les choses au clair.

— J'ai autre chose à faire.

— Oui, comme débarquer sans prévenir dans une chambre occupée. Ou bien accuser des pires turpitudes la première personne que vous croisez. Dans tous les cas, vous pouvez supporter de rester planter là encore quelques secondes afin que je puisse plaider sans être à moitié nue.

— Vous êtes d'une vulgarité assez hallucin...

Je l'interrompis en surgissant devant lui, les cheveux détrempés en nid d'oiseau, mais le corps couvert d'une tenue socialement respectable. Il fit un pas en arrière. Cet homme puait la suffisance du trader de la City, le genre à qui tout réussit et qui se croit au-dessus du monde qu'il juge globalement assez médiocre. Quant à moi, sous mes airs de poupée à la cascade de boucles blondes, ancienne reine de beauté régionale et tout le cliché qui va avec, j'en avais dévoré d'autres de la même espèce en deux coups de dent.

— Reprenons, vous voulez bien ?

— Et si je refuse, dois-je craindre pour mon intégrité physique ? Parce que je vous sens un peu agressive.

— Et encore, je ne suis pas à fond.

Tout en m'avancant dans sa direction, je le poussai vers le couloir.

— Donc, repris-je, vous tombez sur une femme et votre première conclusion est qu'elle couche avec votre père ou, plus dégoûtant encore, votre grand-père ?

— Rectification, je tombe sur une femme à moitié nue qui sort de la salle de bains de la chambre normalement occupée par mon père.

— Votre père ne dort plus ici depuis des années, soupirai-je, c'est maintenant une chambre d'amis dans laquelle je loge depuis deux mois.

— Je ne pouvais pas le savoir, grogna-t-il avec mauvaise foi.

— Oh, c'est certain, répondis-je, presse de mettre fin à cet entretien aussi désagréable que vain.

Une fois dans le couloir, je refermai la porte des appartements et j'acclrai le pas, plus pour semer cet invité indésirable que par réel empressement. J'avais déjà assez de mal à gérer les deux mâles du clan Lacombe, Charles et Louis ; la dernière chose dont j'avais besoin était d'ajouter une nouvelle génération à mon quotidien. Bien sûr, j'étais ravie de travailler au château des Deux-Sources : j'avais tellement bataillé pour obtenir ce poste à peine mon diplôme de guide touristique en poche. Mais quelques mois après ma prise de fonction, supporter les excentricités de Louis et l'hostilité de Charles me pesait plus que la charge d'organiser l'ouverture du domaine au public.

— Ça ne me dit toujours pas ce que vous faites là, répliqua-t-il en marchant dans mes pas.

À peine une semaine après mon embauche, Louis m'avait déjà abreuvée de toutes les histoires

de son illustre famille depuis le ^x^e siècle jusqu'à sa naissance avec tant de détails que j'aurais pu en écrire dix encyclopédies. Mais jamais le prénom de Gabriel n'avait été prononcé devant moi, jusqu'à aujourd'hui. Je balayai l'air d'un revers de main en espérant que ce geste mettrait un terme à la conversation.

— Puisque vous n'êtes pas ce que j'ai cru que vous étiez, puis-je connaître la nature exacte de vos fonctions ?

Il s'accrochait, l'importun.

— No...

Les paroles de mon psy me revinrent en mémoire et je fis un énorme effort pour prendre sur moi.

— Eh bien, puisque vous tenez tellement à le savoir, je supervise le chantier de rénovation du château que votre grand-père a initié il y a un an.

— Vous êtes architecte ?

— Guide touristique.

— Je ne comprends pas le rapport.

Louis de Lacombe apparut soudain au bout du couloir. Trapu et court sur pattes, le cheveu blanc épais et hirsute, le septuagénaire était tout le contraire de son petit-fils. Les yeux du vieil homme s'illuminèrent dès l'instant où ils se posèrent sur Gabriel.

— Oh, tu es là !

Le patriarche du clan Lacombe était un personnage fait d'excès contradictoires et doté d'une robustesse peu commune. Tout était une source quotidienne d'exagérations, de drames et de mises en scène. Le matin, il vous accueillait avec l'énergie destructrice d'un ours, l'après-midi, il pouvait sombrer dans une mélancolie de tragédie grecque,

et le soir, se transformer en sage philosophe. Plus personne au château ne faisait cas de ses sautes d'humeur et, bon an, mal an, j'avais fait de même au bout d'à peine deux semaines. Et puis, pour tout avouer, je le trouvais plutôt marrant, ce bonhomme un peu déjanté.

Une bourrasque fit craquer le bois quelque part dans le domaine. À mon arrivée, je sursautais au moindre bruit, mais j'avais vite compris que vivre dans une telle demeure impliquait de s'habituer à un environnement sonore dont il était impossible de comprendre l'origine, la plupart du temps.

— Ne fais pas comme si tu étais surpris, répondit Gabriel avec une froideur qui me fit de la peine pour Louis. Après ce que tu m'as dit au téléphone, tu pensais vraiment que j'allais rester à Paris ?

Je me sentis de trop. *J'étais* de trop. Cependant, l'étroitesse du couloir de l'aile est du château rendait toute fuite discrète impossible, dès lors qu'on se trouvait à plus de deux. Je pris le parti de coller mon dos à l'une des fenêtres et d'imiter le tissu des rideaux.

— Tu sais, dans la vie, nous ne sommes jamais sûrs de rien et tout change si vite, répondit Louis avec un sourire malicieux pendu aux lèvres. Tout ça, c'est du passé, l'important est que tu sois là ! Je suis tellement heureux que la famille soit à nouveau réunie, ça fait si longtemps. Viens, viens, ton père sait déjà que tu es arrivé ?

— Non, j'ai croisé Carlito dans la cour qui m'a dit que vous étiez tous les deux à l'intérieur, mais il se trouve que je suis d'abord tombé sur...

— Valentine, répondis-je à la question silencieuse que son regard me posait.

— Parfait ! s'exclama Louis. N'est-elle pas charmante ? Nous ne pouvons plus nous passer d'elle au château.

Pour le prix que je coûtai et au nombre d'heures que je faisais, c'était le minimum qu'il pouvait dire.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, dit-il sur un ton plein de sous-entendus qui me hérissa le poil.

— Il pensait que j'étais votre maîtresse ainsi que celle de Charles.

— Pas simultanément, précisa Gabriel, agacé.

— Reconnaissez avoir supposé une certaine polyvalence.

— Quel plaisir de voir que vous accrochez tous les deux, se délecta Louis. Allez, suivez-moi. Valentine, vous allez m'aider à lui expliquer tout le chantier. Je suis ravi !

— Une seconde, demanda Gabriel en se tournant vers son grand-père. Je voudrais juste comprendre une chose : pourquoi...

Gabriel marqua une hésitation, ce qui me donna envie de lui crever les yeux.

— Valentine, reprit-il, c'est ça ? Bref, pourquoi une guide touristique ?

— Je n'ai pas pu être astronaute, intervins-je sans y avoir été invitée.

— Hilarant.

N'ayant pu régler mon problème de colère chronique, ma psy avait trouvé comme alternative le sarcasme de substitution. Se moquer des gens était socialement plus acceptable que leur hurler des insultes ou les frapper. Ce n'était pas aussi gratifiant qu'un bon pétage de plombs, mais ça m'attirait moins de soucis.

— Eh bien, pour le circuit des visites, bien entendu, répondit le vieil homme sur un ton désinvolte.

Je vis le visage de son petit-fils perdre d'un coup ses couleurs. Louis tourna les talons en direction de l'escalier. Il marchait la tête enfoncée dans les épaules, ce qui faisait disparaître son cou, et lui donnait l'air de se dandiner comme un pingouin.

— Attends, quoi ? s'emporta Gabriel. Ne me dis pas ça comme si c'était une évidence ! Au téléphone, tu m'as parlé de vendre le château parce que tu étais au bout du rouleau, sous médicaments, et que tu sortais d'une hospitalisation qui avait failli t'être fatale !

Je le dévisageai avec surprise. Je partageais le quotidien de Louis depuis deux mois et s'il y avait bien quelques petites choses dont j'étais sûre, c'était qu'il n'avait jamais été hospitalisé, qu'il exécrait la médecine, qu'il n'était pas *au bout du rouleau* et qu'il était probablement immortel, comme Highlander.

— Non, mais ça, c'était avant, continua de mentir Louis, on peut être déprimé et fatigué quelques jours, tant que ce ne sont que quelques jours ; après, ça devient vulgaire. Valentine m'a convaincu qu'ouvrir le château aux visites pourrait nous permettre de le maintenir en bon état sans plus nous soucier de l'argent. N'est-ce pas une excellente nouvelle ?

— Quoi ? hoqueta Gabriel en me fusillant du regard.

— Heu, attendez, je n'ai jamais convaincu personne de rien, opposai-je avec véhémence. Lors de mon entretien d'embauche, votre grand-père m'a demandé de quelle façon j'organiserais le parcours

pour qu'il séduise le plus grand nombre. Je ne lui ai jamais soufflé l'idée, ni ne l'ai poussé à faire quoi que ce soit.

Nous descendîmes jusqu'au hall principal, un espace de quarante mètres carrés, en vieilles pierres épaisses et usées, dont les murs servaient de support à d'immenses tapisseries du xv^e siècle remarquablement conservées.

— Alors, tu ne vends plus ? insista Gabriel.

— Je ne suis pas encore décidé.

L'aplomb avec lequel Louis manipulait son petit-fils me laissait sans voix. Le château des Deux-Sources, c'étaient les poumons, le cœur et tous les organes de Louis emmurés dans ses fondations. L'un n'irait jamais sans l'autre. Le jeune homme secoua la tête de dépit.

Au rez-de-chaussée, j'étais toujours en trop. Cependant, la scène qui se jouait entre le grand-père et le petit-fils me captivait tellement qu'il n'était plus question que je disparaisse, discrètement ou non.

— Je constate que rien n'a changé, soupira Gabriel, c'est la même folie qui règne dans ce maudit château. Le pire, c'est que j'arrive encore à me faire avoir. Je n'apprends jamais de mes erreurs, dès qu'il s'agit de cette famille désaxée.

— Écoute, cette fois, je te promets que je n'ai jamais été aussi pragmatique de ma vie. Je tente une nouvelle stratégie tout à fait valable, c'est bien ce que tu voulais ? Que je redescende sur terre et que je prenne conscience de la réalité ?

— Ouvrir à dix pauvres touristes perdus dans le coin et espérer qu'ils achètent des t-shirts floqués aux armoiries de la famille pour financer la réfection de la toiture qui prend l'eau depuis vingt ans,

c'est ça que tu appelles une stratégie pour ne pas finir surendetté ? Ne me fais pas rire.

— Pardon d'intervenir, dis-je en levant la main comme je l'aurais fait dans une classe, si l'école m'avait un jour intéressée. Étant donné que je gère cette partie, je me sens un poil visée. Il n'est pas question de t-shirts, encore moins de dix visites.

Je parlais plus vite que je ne réfléchissais et je ne prenais conscience de ce qui sortait de ma bouche qu'au moment où j'entendais le son de ma voix. En général, c'était trop tard.

L'énorme porte d'entrée en bois cérusé s'ouvrit et Bernard Vasseur, la dernière génération des comptables dépressifs et souffreteux au service de la famille Lacombe – elle en avait épuisé six –, apparut dans l'embrasement.

— Ah, monsieur Vasseur, vous tombez bien ! lança Louis. Vous allez pouvoir répondre à toutes les questions de mon petit-fils. Gabriel, je te présente Bernard Vasseur, notre très estimé et très compétent comptable. Tu connaissais surtout son père, il me semble, mais ce brave homme a fait un infarctus l'année dernière, pendant la clôture de notre exercice comptable, si ce n'est pas malheureux.

— Je... Pardon ? bredouilla Vasseur, dont le regard rappelait celui d'un petit animal battu.

— Je viens d'avoir une idée merveilleuse : ce soir, nous allons tous nous retrouver autour de la table pour dîner, ce sera très festif.

Sans attendre aucune réponse, Louis se remit en route en direction du salon vert, une pièce de lecture de dimension modeste, située sur la gauche en entrant dans le château. Le comptable serra contre lui son attaché-case et emboîta le pas à Louis avec

une docilité gênante. L'atmosphère devint si lourde que j'eus l'impression de la sentir peser physiquement sur mes épaules.

— Vous allez rester ici quelques jours ? demandai-je alors à Gabriel, sans comprendre pourquoi j'éprouvais le besoin de meubler le silence.

— Oh oui, le temps de mettre un terme à cette folie.

La pression de son regard sur le mien me fit reculer. Je réalisai soudain qu'à toutes les difficultés que j'avais à gérer au quotidien pour manœuvrer château et châtelain, j'allais devoir en ajouter une nouvelle : l'hostilité de Gabriel de Lacombe.

CHAPITRE 2

Qu'est-ce que je fous là ?

Si j'avais dû résumer l'ensemble des questions que je m'étais posées dans ma vie en une, ça aurait été celle-ci, et à l'aube de mes vingt-six ans, je ne lui avais toujours pas trouvé de réponse.

Assis en face de moi, je voyais bien que Bernard Vasseur se demandait la même chose.

— Donc, si j'ai bien compris, dit Gabriel, l'index appuyé sur la nappe blanche en coton égyptien des grandes occasions, vous pensez sérieusement nous sauver de ce gouffre financier en faisant visiter les trois pièces à peu près praticables du château ?

Concernant le dernier-né des Lacombe, ma première impression n'avait pas été fameuse, et la seconde n'allait pas relever le niveau. Il portait sur lui tous les stigmates d'une réussite sociale arrachée à coups de CDI surcotés par des multinationales inhumaines qui tiraient entre autres leurs bénéfices du manque de respect envers leur personnel.

Grand-père, père et petit-fils se trouvaient rassemblés d'un côté de la longue table du salon de

réception – Louis aimait le protocole jusqu’à la dévotion. Pourtant, rien ne permettait de penser qu’ils faisaient partie de la même famille, ni dans le physique, ni dans l’attitude.

— Gabriel, soupira Charles, arrête, s’il te plaît.

Charles de Lacombe était de ceux qui élevaient banalité et insignifiance au rang d’art. Je le côtoyais quotidiennement et j’aurais eu du mal à donner de lui une description crédible. D’ailleurs, j’ignorais toujours ses fonctions exactes. Je supposais qu’il faisait office d’assistant multitâches de son père, mais dont on avait oublié la raison précise pour laquelle on l’avait engagé.

— Et pourquoi donc ? rétorqua Gabriel sur un ton qu’on n’employait pas avec son père, sauf à vouloir régler un vieux contentieux. On me fait venir ici en catastrophe parce que grand-père est au seuil de la mort, on m’explique que c’est en raison de la gestion du château – sans grande surprise, entre nous –, qu’il faut trouver une solution, et quand j’arrive, c’est gloire et félicité dans la maison du bonheur.

— Je te l’ai dit, intervint Louis, grâce à Valentine, nous avons de nouvelles perspectives.

J’avais la désagréable impression de servir de drap blanc dans un conflit où l’ennemi est venu vomir sur la paix.

— J’ai simplement...

— ... de nouvelles perspectives ? poursuivit Gabriel sans même se soucier de m’avoir salement coupé la parole. On nage en plein délire. C’est Luserne, ici, pas La Croisette ! Tu crois que le flot de touristes sera tel que tu pourras refaire l’électricité de tout le château ?

— Si je peux me permettre, intervins-je en hausant assez le ton pour mettre fin à toute nouvelle

velléité d'interruption, vous semblez sous-estimer la renommée de Luserne.

— Vraiment ?

Mes doigts se crispèrent sur les couverts. Je me mis à compter lentement dans ma tête, comme ma psy m'avait conseillé de le faire pour canaliser ma colère.

— Vraiment. Luserne est très célèbre dans la région pour au moins deux événements : les Médiévales blanches de Sainte-Blandine et la fête des Chars. Tous les deux ans, la ville et ses alentours croulent sous les touristes en fin d'année, et, quand il n'y a pas de festivités, Luserne reste en été un incontournable sur le chemin qui mène à la côte, surtout pour ceux qui aiment les villes du Sud typiques et les beaux châteaux.

— Vous avez bien appris votre leçon, ironisa Gabriel.

— Tout le monde sait ça dans le coin, vous avez sans doute oublié depuis le temps que vous êtes parti. Maintenant, laissez-moi être plus claire : est-ce que l'ouverture au public est une bonne idée ? Absolument. Vous n'avez peut-être pas l'œil, mais moi oui, et je peux vous dire que ce château est un véritable joyau historique sous-exploité que beaucoup rêvent de visiter depuis des années. Est-ce qu'accueillir des visiteurs suffira à équilibrer le budget des lieux ? Je n'en sais foutre rien, je ne suis pas devin.

Bernard Vasseur se ratatina sur son siège. Inutile de le compter comme appui.

— Gabriel, lâcha Louis en feignant une brutale baisse d'énergie grandiloquente, je suis déjà dans la tombe jusqu'aux chevilles, ne pourrais-tu pas laisser

au mourant que je suis une petite lueur d'espoir ?
Une possibilité de perspective ?

Gabriel se cabra sur son dossier et tordit sa jolie bouche de privilégié.

— Je sais à quel point ce château t'a toujours pesé, continua Louis avec un soudain sérieux, c'est une lourde charge et j'en connais le prix, crois-moi. Mais comprends qu'il est dans ton ADN, il est ton héritage et ma raison de vivre. Je te demande juste un peu de patience. L'ouverture est prévue dans quelques semaines avec les Médiévales qui ont lieu cette année, ce sera le moment idéal à la période de Noël. Nous verrons alors si ce que nous avons entrepris permet d'espérer une amélioration de notre situation ou non.

Un silence s'abattit dans l'air. Nous nous regardions tous avec des têtes de poisson-lune et j'eus l'impression de me trouver projetée dans un Cluedo où chacun tente de déceler en l'autre l'âme d'un meurtrier.

— Tu dis en connaître le prix, mais en es-tu bien certain ? demanda Gabriel en jetant sa serviette sur un coin de table. Je ne crois pas.

Jocelyne, la cuisinière-femme de ménage-hôtesse d'accueil du château et épouse de Carlito, le jardinier, nous apporta les desserts. L'ambiance déplorable qui l'accompagna ne la troubla guère, ce qui tendait à prouver que la dame avait une grande habitude des dîners foireux ici. Il ne semblait la priorité de personne à cette table de faire au moins bonne figure devant des personnes étrangères au clan. Même au plus fort du pourrissement émotionnel et environnemental dans lequel j'avais été élevée, mes parents et moi-même avions toujours réussi à servir aux autres

une illusion parfaite de félicité familiale. La guerre ouverte que se livraient les trois générations des Lacombe perturbait tout mon référentiel, mais à bien des égards, j'enviais leur liberté de parole.

— As-tu eu le temps de voir ta chambre ? demanda Louis sans aucune transition. Il s'agit de la suite du Général. Valentine, vous vous souvenez, je vous l'avais montrée ?

Comment oublier l'anecdote interminable qui avait accompagné la visite et qui devait me convaincre que le jeune Napoléon Bonaparte avait passé la nuit ici, alors qu'il remontait à Paris ?

— Non, pas encore, répondit Gabriel sur un ton courtois et détaché, tout aussi incongru à mes yeux. Je me suis directement rendu là où je pensais trouver Charles.

Bernard et moi reprîmes notre souffle en même temps.

— Eh bien, cet hiver nous l'avons entièrement rafraîchie.

— Tu comptes la faire visiter ou c'était juste pour dépenser des fonds que tu n'as pas ?

Un coup de tonnerre retentit.

— La tapisserie a été rénovée, poursuivit Louis sans faire cas de la remarque acerbe de son petit-fils, les parquets vernis et les tentures nettoyées. Tu seras surpris, je pense, ça a toujours été l'une des plus belles et des plus prestigieuses pièces de la demeure.

— Quelle chance j'ai eue en effet, soupira Gabriel, le nez dans la tasse de café que Jocelyne venait de déposer.

— Combien de temps comptes-tu rester ? interrogea Charles d'une voix molle, comme tout ce qui émanait de lui.

— Je me suis arrangé pour me libérer au moins deux semaines.

À nouveau, je vis les yeux de Louis se remplir d'étoiles.

— Magnifique ! Je croyais qu'avec tes responsabilités, il t'était difficile de te rendre disponible.

— Il se trouve que la société dans laquelle je travaille est en pleine restructuration. Elle fusionne avec un géant du secteur et il se pourrait que j'obtienne la direction d'un tout nouveau pôle de gestion, dont la création met temporairement mes activités en stand-by.

De ses propos, je ne retins qu'un blabla insipide et luttai pour avoir l'air sinon intéressée, au moins encore en vie.

— Une promotion, en somme ?

— Une très belle, oui.

Pour la première fois, Gabriel se détendit. Je crus même déceler un sourire. Je me fis la réflexion que, sans son vernis d'aristo parisien condescendant et satisfait de sa petite personne, il était plutôt beau garçon. Au cours de ma jeune vie, j'avais toujours considéré les hommes comme des bonus qui demandent assez peu d'implication et s'oublient sitôt consommés. Des desserts, en quelque sorte, et étant donné que la nourriture et moi étions en conflit perpétuel, je m'étais beaucoup repue des hommes en un temps très court. Quelques années auparavant, je me serais probablement penchée sur le cas de Gabriel et ses yeux sombres, au moins pendant une soirée.

— Donc, en attendant que ma direction tranche et que je sois fixé sur mon avenir, reprit-il, je peux largement travailler hors site.

— Je suis ravi pour toi, répondit Louis, même si ça sonnait faux.

— Merci. Quoi qu'il en soit, je ne m'envolerai définitivement pour Tokyo que vers Noël, donc d'ici là, je pourrais même refaire des allers-retours entre Paris et Luserne, si cela se révélait nécessaire.

— Attends, quoi ? s'étonna Louis. Tokyo ?

— La société avec laquelle nous fusionnons est tokyoïte.

— Je vois, acquiesça le vieil homme sans réussir à cacher son trouble. Eh bien, j'espère être encore de ce monde pour assister à ton départ.

Chacun se perdit dans la contemplation de la nappe, et je me mis à prier pour que quelqu'un sonne la fin du repas afin de quitter la table. Pour une ancienne anorexique, en phase fragile de rémission, le rituel du dîner entre convives représentait toujours un défi, et même quand on se marrait, ou même avec beaucoup d'alcool, c'était une entreprise périlleuse.

Louis et Jocelyne s'étaient montrés d'une extrême bienveillance lorsque je leur avais demandé de ne jamais faire aucune remarque sur mon poids ni sur la façon dont je mangeais. L'hiver, c'était plus facile de dissimuler mes os encore saillants à plusieurs endroits, car par chance, mon visage gardait un aspect ovale même aux heures les plus sombres de la privation. Mais j'appréhendais tant les premiers signes du printemps qui finissaient par rendre intenable le port de manches longues et de cols roulés que j'avais préféré prendre les devants. À ma grande surprise, Louis et Jocelyne avaient accepté ma demande et ils commettaient très peu d'impairs.

— Je... Il me semble qu'il est déjà tard.

Tout le monde fut étonné d'entendre la voix de Bernard Vasseur.

Soudain, cet homme ne me paraissait plus si servile et inutile.

— Je suis d'accord, m'empressai-je d'ajouter, je vais vous quitter et aller me reposer.

Dès que le comptable se leva, tout le monde l'imita. Je filai hors du salon un peu comme une voleuse, Bernard sur mes talons. Nous échangeâmes un bref au revoir dans le hall d'entrée, puis je gravis les marches jusqu'à mes appartements. Dans un château de cette envergure, presque toutes les chambres étaient prises en tenaille entre une petite pièce qui servait de bureau ou de dressing et une salle de bains. Comme j'avais cartographié, analysé et visité chaque recoin de la demeure, je savais où se trouvaient les endroits les plus impressionnants. La suite où logeait Gabriel était, en effet, largement la plus jolie.

De la confiture aux cochons, voilà ce que ça m'évoquait.

Il était 21 h 30, je n'avais pas sommeil, mais chaque minute passée à cette table avait mis mes nerfs à rude épreuve. Je pris une douche brûlante, enfilai un pyjama en coton triple épaisseur et m'emparai d'un plaid de dix kilos de laine vierge ainsi que du roman que j'avais commencé une semaine plus tôt. En passant devant la fenêtre, je devinai un vent glacé qui tordait les arbres désossés du parc. Je ne fermais jamais les volets : une fois la lumière éteinte, j'exerçais l'acuité de ma vision en comptant les détails que je pouvais distinguer à l'extérieur, et celle de mon ouïe en imaginant ce qui pouvait provoquer les sifflements ténus et les craquements lointains qui envahissaient le silence.

Au fil des années, j'étais devenue ce qu'on appelait en psychologie métaphorique une créature de rituels. M'installer au château n'avait rien changé à cela, si ce n'était que j'en avais ajouté d'autres. Tous les soirs, et quelle que soit l'heure, je ne pouvais m'endormir sans lire un moment dans le jardin d'hiver, une véranda en piteux état dont l'ossature en fer de forme arachnoïde culminait à une hauteur ridicule. Cette pièce, sortie d'un vieux film de vampires, était décorée avec un parfait mauvais goût. On aurait dû la démolir depuis longtemps pour y installer une terrasse moderne et conviviale, au lieu de maintenir ce vestige gothique d'une autre époque remplie de fantasmes. Pourtant, c'était mon endroit préféré, j'y passais des heures pour travailler ou me détendre. C'était ma jolie toile d'araignée, dans laquelle personne d'autre que moi ne mettait les pieds.

Petite, ce château me fascinait en grande partie en raison de cette excroissance de verre sur le flanc droit qu'on pouvait contempler depuis le sentier bordant le parc. Ajoutée aux trois hautes tours coiffées de toits ronds et pointus, comme des chapeaux de mages, j'y voyais la preuve d'une construction enchantée. Personne d'autre qu'un sorcier n'aurait pu avoir ce genre de goûts en matière de décoration. Lorsque j'étais tombée sur l'offre d'emploi de guide touristique publiée par Louis, quelques semaines avant l'obtention de mon diplôme, j'avais compris que l'univers alignait enfin ses étoiles pour moi. J'avais tout fait pour décrocher ce poste. Certes, il me rapprochait de mes amis et de Lucerne, mais surtout, j'étais amoureuse de ce château depuis toujours. Véritablement amoureuse.

Au moment de traverser le couloir qui donnait sur le jardin d'hiver, je croisai Louis.

— C'est le moment de votre lecture, n'est-ce pas ? demanda-t-il sur un ton jovial et plein d'entrain, comme si nous avions passé une merveilleuse soirée.

Mes sourcils se froncèrent.

— Louis (il tenait à ce que nous nous appelions par nos prénoms, car selon lui, la Révolution française avait irrémédiablement changé certaines choses), qu'avez-vous joué comme tour à votre petit-fils ?

Voilà, je parlais encore plus vite que je ne réfléchissais.

— Que voulez-vous dire ?

Il ne chercha même pas à dissimuler la lueur de malice qui pointait dans ses pupilles.

— « Je suis déjà dans la tombe jusqu'aux chevilles », répétai-je de mémoire. Vous avez dit à Gabriel que vous étiez au bout du rouleau et hospitalisé ? C'est très mal de mentir à ses proches, surtout quand ça ressemble à s'y méprendre à du chantage affectif.

Louis haussa les épaules, comme un enfant qui se fait rabrouer.

— Il s'est sans doute alarmé pour rien.

— Ne me racontez pas d'histoires, vous adorez entortiller les gens autour de votre petit doigt. Ça vous amuse beaucoup, mais moi, je vois votre manège.

— Hum, j'ai peut-être un peu exagéré les choses, en effet, en pensant que peut-être, cela l'encouragerait à me rendre visite. Il me manque tellement, vous savez.

— Le chantage affectif, c'est toujours moche, quelles que soient les motivations. En plus, votre